

Star Trek

Un amour parfait



Un amour parfait

Par T'Paris

Ils étaient en train de se préparer pour la réception quand elle regarda dans le miroir et vit la mort. Ce qu'elle éprouva n'était pas un pressentiment amorphe, mais l'appréhension de la mort dans sa vérité clinique, elle pouvait venir demain, le jour suivant, peut-être l'année prochaine. Mais la mort lui apparut subitement certaine et irrévocable, sa proximité comptée dès lors en jours et en mois plutôt qu'en dizaines d'années, ce qu'elle avait pu quelquefois escompter tout naturellement.

" Quand on est jeune, " pensa-t-elle, " la distance qui nous sépare de la mort est infinie... "

La mort, alors, n'est que le point final subitement mis à la vie, l'imprévisible et brutal accident qui fait que le cœur s'arrête soudain de battre, qui glace les membres en un instant. En fait, elle n'avait jamais pensé à la mort jusqu'à ce jour où, il y a deux ans, alors qu'elle se rendait à l'institut Destron pour prononcer le discours de fin d'année, elle avait failli perdre la vie dans un accident de navette. C'est pendant sa longue convalescence qu'elle avait commencé d'être obsédée par la mort.

Maintenant, elle se disait : *" Pour moi, la mort est aussi inéluctable que l'aube de demain. Et peut-être aussi proche. "*

II sortit de la douche sonique, masse bronzée de chair, maintenant rougie par la violence de l'eau sous pression, et de muscles puissants dont la vigueur était harmonieusement enveloppée par le léger et ferme embonpoint des hommes de trente ans. Sa voix résonna

- " Allons, Kate, qu'est-ce qui ne va pas ? "

Elle se vit dans le miroir et jugea encore trop artificielle la couleur de ses cheveux, nota que la chair flétrissait autour de ses yeux, que l'épiderme de ses joues s'amollissait en faisant des plis auxquels les crèmes et les émoullients ne rendraient fermeté que pour quelques heures. Elle constata qu'elle commençait à prendre un double menton. Le tissu flasque de son visage était tenu par les ligaments mais s'affaissait au niveau du maxillaire inférieur, détruisant la forme de la mâchoire.

- " Rien, " dit-elle, " je réfléchissais seulement. "

- " Vous autres, scientifiques, vous réfléchissez trop, " dit-il

impérieusement en se frictionnant la tête vigoureusement et en frottant son torse massif. Les poils noirs et drus de la poitrine se redressèrent sous la serviette. Il frota ses flancs et ses fesses creusées de larges fossettes.

Décidément, il était très beau, d'une beauté pleinement virile qui lui portait toujours un coup au cœur. Tout en lui l'excitait, son ventre musclé et nettement structuré, la ligne du pubis profondément ourlée, son sexe, plus foncé de peau que le reste du corps, net et impeccable, jaillissant avec une aisance

autoritaire de la touffe de poils noirs et drus, les mêmes qui mettaient une tache sombre sur sa poitrine.

- " Je te connais, " dit-il, enserrant de ses bras les épaules nues et froissant la robe dans son étreinte brutale. " Je te connais trop bien, Fille-Fleur. "

Elle réagit au surnom affectueux. Dans leurs cinq ans de vie commune, elle en était venue à adorer la caresse de sa voix quand il l'appelait ainsi. Mais, ce soir, elle résonnait d'une ironie amère.

- " Fille-Feur ? " Demanda-t-elle. " Plutôt Primevère du Soir. "

- " Fleur de giroflée ! " Répliqua-t-il en riant. Il la souleva dans ses bras et la porta dans la chambre à coucher.

- " William, nous sommes en retard. "

- " Au diable la réception ! C'est pour nous, pour toi. En l'honneur du célèbre docteur Kate Pulasky. Ils attendront notre bon plaisir. "

Ils étaient allongés sur le lit et les gestes qu'il faisait suscitaient en elle de la crainte et de l'excitation. Le feu qui couvait dans son corps vieillissant s'embrasa, elle sentit ses membres se remplir de sensualité et elle plongea son regard dans ses yeux étincelants, reconnaissant la chaleur de son corps, la puissante musculature de son torse. La sensation qu'elle avait de lui s'éleva en crescendo, elle était suspendue dans un délire inimaginable d'odeur mâle, de force et de tendresse viriles. Au paroxysme, elle ouvrit les yeux et vit cet incroyable mélange de désir fou et d'amour dans son regard, et le monde explosa en flammes. Son cerveau s'embrasa comme une boule de feu, puis s'apaisa bientôt sous la fatigue, au comble de la satisfaction.

- " Ah ! " Dit-il enfin en respirant profondément. " J'ai eu envie de cela toute la journée. "

- " Tu as emmêlé mes cheveux, " se plaignit-elle, se sentant d'humeur joyeuse en même temps qu'un peu contrariée.

- " Beaucoup plus qu'emmêlé. " Dit-il en écartant les cheveux de ses tempes. C'était comme si elle avait été violemment possédée et comme chaque fois, c'était le même émerveillement et la même volupté qu'elle ressentait.

- " Tu ne devrais pas faire ce genre de choses. " Elle s'efforçait de prendre un ton grave.

- " Tu ne l'aurais pas voulu autrement. " Accusa-t-il.

- " Non, en effet. Tu as absolument raison. "

Ils finirent de s'habiller et de ses grandes mains habiles, il arrangea la coiffure en désordre, sans se soucier le moins du monde de masquer au sommet du crâne l'endroit où elle perdait ses cheveux, les petites cicatrices encore visibles de l'accident et tous les signes antérieurs des ravages du temps sur son organisme.

- " Tu es absolument splendide, " lui dit-elle en ajustant son étole.
- " Toi aussi. Mais c'est bien la même chose, n'est-ce pas ? "
- " Oui, " répondit-elle avec langueur. " Oui, en effet. "

La réception avait lieu en ville et, plutôt que de prendre le téléporteur de leur immeuble, ils choisirent de faire venir la navette de l'institut et volèrent doucement, assis à l'arrière. Elle ressentait encore son énergie latente, le battement calme de son cœur tout près d'elle, la force tapie dans ses muscles, et elle se trouva soudain insignifiante et faible à côté de lui, comme exclue du bonheur qui l'habitait. Les lumières à l'argon scintillaient au passage, reflétées dans la bruine que la météo avait annoncée pour le soir. La hausse de température et l'humidité ambiante rendaient déjà l'air lourd mais les premiers coups de vent annoncés commençaient de dissiper l'atmosphère étouffante. Elle passa plusieurs fois la main dans ses cheveux, espérant que l'humidité ne lui jouerait pas le mauvais tour habituel de changer sa coiffure en un amas de frisettes et de mèches rebelles.

L'aérateur soufflait sous leurs pieds et au-dehors, les gouttes de pluie frappait les vitres de la navette. Il l'entoura de son bras et l'embrassa doucement derrière l'oreille. Son cœur se remplit de joie et elle se lova contre lui, quand, incidemment, sa main vint à toucher la face interne de son bras gauche. La chair était froide et d'une maigreur qui l'effraya. Ses mains, qu'elle vit dans les lumières intermittentes, étaient encore présentables. Les veines bleues se voyaient à peine, il y avait quelque chose de peut-être trop osseux et tendineux, mais la couleur allait bien. C'est lui qui avait découvert ce produit pour supprimer les taches d'origine hépatique qui l'avaient tellement déprimée, un jour, il l'avait posé, bien en évidence, dans la salle de bains, ouvert, comme si c'était lui qui l'utilisait. Il avait trouvé cet élégant moyen de résoudre son problème, comme il lui avait auparavant suggéré l'utilisation du make-up pour effacer ses premières rides et de teindre ses cheveux grisonnants sans pour autant les rendre ridicules.

Elle hocha la tête, se demandant s'il pouvait y avoir quelque part au monde un homme semblable à lui.

Il lui tint la main pour descendre de la navette et remercia le chauffeur. L'enseigne de service leur ouvrit et en quelques secondes, l'ascenseur les déposa au quinzième étage, où la rumeur d'une foule joyeuse emplissait le couloir. La porte de l'appartement au fond du couloir était ouverte et elle put entendre le son d'un orchestre marquer les rythmes dissonnants du dernier tube à la mode. La musique s'interrompit au milieu d'une phrase puis reprit après une seconde d'hésitation; Norman Teryin, réalisa-t-elle avec une brève nostalgie. Une pale imitation des opéras Klingons de Worf. Un flot de souvenirs la submergea un

instant. Etait-ce le dénominateur commun de l'âge, que les sons les plus fortuits du passé puissent vous plonger dans cette humeur de douce et amère nostalgie ?

" Où était-il maintenant, Worf ? " Se demanda-t-elle. Sans qu'elle ne sache pourquoi elle se souvint du Chef O'Brien et de son épouse japonaise, quel était donc son nom ? Aucune importance. C'était toute une tranche du passé qu'elle ne reverrait jamais. Vivre maintenant. Seulement maintenant.

Elle s'empara de son bras et le serra. Vivre maintenant, sans penser à demain. Demain viendrait bien assez tôt.

- " Kate ! " Dit Beverly Crusher sur le pas de la porte. " William, nous pensions que vous ne viendriez jamais. "

- " C'est ma faute, " dit William. " Pour m'habiller, je suis une vraie cloche. "

- " Allons, William ! Beau comme vous êtes, vous ne pouvez pas être une cloche ! " Elle les poussa dans la pièce, les convoyant comme un petit remorqueur laborieux escorte les gros bateaux dans le port.

- " Henri, tu connais Kate et William ? T'Pal, voici Kate Pulasky et le beau William, son époux... "

- " Docteur Pulasky, quelle joie de vous rencontrer. J'ai été... "

- " Viens, Kate, il y a un homme extraordinaire que je veux te présenter et... Allons, William, qu'est-ce que vous nous cachez encore ? Vous n'avez jamais l'air de... "

* * * * *

Parler, parler, parler. La conversation l'assommait littéralement. A ses côtés, William était tout sourire, habile à dire les mots qu'il fallait, gardant toujours sa contenance, toujours brillant et inspiré alors qu'elle commençait à ressentir les premiers signes de fatigue envahir son corps. Au fond de la salle, elle reconnut L'Andorien Serniir, avec qui elle avait eu cette terrible controverse au sujet des nucléoprotéines, lors du séminaire de la semaine précédente. Mais pas question. Les conflits d'ordre professionnel et d'ordre individuel étaient deux choses différentes. Et Sarkom, avec ses oreilles pointues et son air suffisant, signes distinctifs de son origine Romulienne, qui lui faisait signe depuis un groupe compact d'invités, tenant dans ses fines mains de scientifique ce qui semblait être un Martini. Elle vit qu'il ne s'agissait que d'un verre d'eau avec une olive et en éprouva une légère déception. L'entouraient deux hommes gros qu'elle n'avait jamais vus et face à lui une fille évaporée d'environ vingt-huit ans, menue; et un homme vêtu de noir. Comme celui-ci se retournait, Kate reconnut son confrère le docteur Farrel, de l'Institut de

théologie Vulcain. Ses yeux s'agrandirent de surprise. Tout à fait inhabituel de le rencontrer à une party.

Puis elle se retrouva avec William, de nouveau remorqués par Beverly, toujours exubérante et fière d'exhiber son invitée de marque. Finalement, elle les laissa seuls et Kate soupira

- " Mon Dieu, que c'est pénible ! "

William sourit

- " La rançon de la gloire. "

- " Gloire est un terme bien galvaudé de nos jours. "

- " Disons renommée alors, " et il lui toucha tendrement le bras.

Farrel s'approcha et dit : " Ma chère Kate, vous êtes ravissante. Je veux dire. Vous êtes très belle. "

- " Ah ! William ! Ça fait plaisir de vous voir ! "

- " Je suis enchanté également, docteur Farrel. "

- " Votre séminaire, l'autre jour, m'a encore fait réfléchir. " Dit Farrel à Kate.

- " C'était l'idée, " reprit Kate, " les concepts, eux, ne sont pas nouveaux, Il suffit de considérer l'autre côté de la médaille, mais quelle différence dans l'appréhension qu'on peut faire dès lors du problème. "

- " Ecoutez, vous deux, " coupa William. " Vous pouvez parler chiffons cinq jours par semaine. Ce soir, je ne vous permettrai pas de me laisser à part. "

- " Pardon. " Dit Farrel en s'inclinant. " Je suis impoli. "

- " Mais non, Dr Farrel. " Dit William. " Comme si une fois vous pouviez m'offenser ! "

Farrel les entraîna en avant.

- " Venez, j'ai des gens très fâchés à vous présenter. "

Ils traversèrent le salon, se frayant un passage parmi un groupe de danseurs qui attaquaient un pas de Yack Férengis aux figures compliquées. Elle remarqua avec langueur combien ces danses ressemblaient aux rondes du temps de ses ancêtres. Elles étaient semblables, et pourtant quelque chose différait dans ces couples disjoints, éloignés, inesthétiques. Le problème de l'âge, pensa-t-elle en se rapprochant de William, est que les gens, même s'ils s'aiment, mènent leur vie dans une espèce d'isolement qui empêche toute communication. Elle posa ses yeux sur William en se disant : *" Qu'importe ! Je suis encore debout, J'ai le plus important. Je possède un être qui fait partie de moi, sans murs, sans entraves, ni rien qui fasse ombre entre nous. Pour toi, je donnerais tout. Pour ton bonheur, je sacrifierais tout ce que j'ai. "*

Elle se ressaisit, réalisant qu'elle donnait dans le sentimentalisme. D'habitude, elle ne se laissait pas aller à de telles émotions. Cependant, sa

pensée avait exprimé la vérité. Et elle réalisa qu'elle était seule à connaître le fond de cette vérité.

Elle et peut-être Farrel, qui y participait. Cher Farrel, pensa-t-elle, cher ami, cher... Quoi d'autre d'ailleurs ? Bref, ça n'avait plus d'importance. Il connaissait les limites du jeu et s'était décidé à les accepter. Et c'était là le drame en même temps que l'achèvement et aussi l'amertume de leur aventure ensemble.

Farrel reprit " Cette charmante créature est Celia Harris. " La fille évaporée sourit vaguement. Dans ses yeux de faon immenses et bleus se lisait l'angoisse. Kate eut un sentiment brusque d'identification avec la jeune fille. " Fragile poupée qui fait tapisserie et qu'on n'invite jamais à danser, chérie, comme je te connais bien... "

- " Et le docteur Melton. " Dit Farrel. " Vous connaissez le docteur Melton, Kate ? "

- " Oui, " répondit Kate. " Mais je crains de ne pas trouver l'assentiment du docteur Melton. "

- " J'ignore où vous allez chercher cela. " Dit Melton en rosissant.

- " Quand un membre de l'institut s'attaque aux conceptions d'un de ses collègues, " reprit Kate, " toute l'université est au courant dans la journée. "

- " Apparemment vous avez été mal informé. " Dit Melton, cramoisi.

- " Intéressant ! " Le coupa Farrel. " Voilà le point de départ d'une passionnante discussion qui mettra un peu d'ambiance à cette soirée typiquement terrienne. "

- " Oh ! vraiment ? " Demanda Celia Harris en prenant un air inquiet.

- " Excusez-moi, ma chère. " Dit Farrel. " Vous savez, nous autres, l'âge venant, succombons plus aisément au charme des idées qu'à celui des personnes. "

- " Voyez-vous, toutes ces sornettes sur l'origine commune de la vie, dans notre galaxie. " Dit Melton, " me gênent profondément. "

- " Je m'en serais doutée. " Répondit Kate.

- " Il est inquiet des prérogatives divines. " L'oeil de William se fit malicieux.

- " Pas du tout. " Répliqua Melton avec pondération.

- " Vous vous mentez à vous même. " Dit Farrel avec se manque de diplomatie typique du savant Vulcain.

La musique de fond changea. " Mon Dieu ! " Dit William. " Mais c'est une valse qu'on joue. "

- " Oh ! fantastique ! " S'exclama Celia Harris.

- " William, " Dit Kate, se remémorant un temps lointain en regardant la jeune évaporée, " William, pourquoi n'invites-tu pas Miss Harris à danser ? "

- " Oh ! je ne sais pas... " Murmura-t-elle.

- " Bien sûr que vous savez. " La fougue brutale de William coupa court à la conversation.

Comme elle est belle, pensa Kate. Comme elle est belle et comme elle est inquiète.

- " Merci. " Dit Celia Harris en s'envolant avec William vers la piste de danse.

- " Votre langage corporel est contradiction avec vos parole. " Dit Farrel à mi-voix.

- " Comportement illogique typique terrien. " Répondit fièrement Kate.

- " Voyez-vous, vous faites une erreur dans vos travaux, " reprit Melton, " une erreur presque traditionnelle et, je crois, fort répandue, "

- " Je ne vous suis pas. "

- " La biologie moléculaire existe depuis de quatre siècles, " commença Melton. " Qui sait quel en sera l'aboutissement ? "

- " L'aboutissement ? " Demanda Farrel, " Mais qu'entendez-vous, mon cher, par aboutissement ? Si j'ai appris quelque chose de votre peuple est que vous remettez toujours tout en cause. Il ne peut donc y avoir d'aboutissement ? "

- " Vous travaillez sur des molécules de mémoire et de personnalité. " Reprit Melton. " Vous avez défini tous les processus biochimiques essentiels d'autoconservation d'un système, de la vie, si vous préférez. Vous êtes parvenu à faire fonctionner un organisme complet à partir de quelques cellules spécialisées prises au hasard, et vous avez même atteint le point où il vous est possible d'élaborer des organismes entièrement neufs à partir de structures de plastique ou de métal. "

- " Certes, " dit Farrel. " Vous avez commencé à expérimenter la technique de clonage au milieu du vingtième siècle. Vous savez parfaitement obtenir un organisme entier à partir de quelques cellules. "

- " Un jour ou l'autre, " dit Melton, " on pourra sans risque dédoubler la vie intelligente ou même de l'améliorer. "

- " Les vieilles émotions de peur reviennent. " Dit Farrel,

- " Vous vous tromper. " Dit Kate.

- " Non, il a raison, l'Eugénisme, la nature de la bête. " Soupira Melton. " Je redoute le résultat de tous ces travaux. "

- " Ç'est une appréhension qui n'est que trop répandue. " Reprit Farrel. " A la limite, c'est un phénomène de race déjà exprimé par Mary Shelley avec son monstre. "

- " Oh ! Ca ? " S'exclama Melton. " Je suis sûr que vous êtes plus subtil et plus compétent que le pauvre inventeur de Mrs. Shelley. Néanmoins, l'hérésie... "

- " Un scientifique en train de parler d'hérésie ? " Demanda quelqu'un.
- " Le mot est délicat à employer pour un homme de science, " admit Melton. " Mais, vous savez, toutes le branche de la science comporte un nombre de paradoxes très joliment définis. Certains des meilleurs esprits de ces cent derniers siècles ont apporté leur contribution à la pensée scientifique. "

- " Mais, cette hérésie dont vous parliez ? " Lança Sarkom.

- " L'hérésie de Valentinius le Sage. " Répondit Melton, " C'est en gros l'idée selon laquelle l'être créé souffre des imperfections causées en lui par un créateur imparfait. "

- " Très bien. " Le ton de Farrel était toujours vide de tout sentiment. " Bien sûr, j'en ai entendu parler. C'est une très belle proposition linéaire. Mais, enfin, nous avons vu que cette linéarité en logique n'est pas nécessairement... "

- " Je vous en prie, Farrel. " Coupa Melton. " Vous savez combien nous.,. "

- " C'était formidable ! " Dit Celia Harris, interrompant la conversation.

Elle et William étaient de retour et ses yeux de faon rayonnaient de vie. Kate la regarda et elle comprit.

Ça ne ratait jamais William avait ce pouvoir de communication muette avec les femmes. Elle n'en avait jamais vu une qui, sous son charme, ne tombât instantanément amoureuse folle de lui. C'est ainsi qu'elle l'avait voulu, mais elle réalisa alors que son pouvoir de séduction avait une efficacité particulière qu'elle n'avait pas prévue.

- " La signification profonde de l'hérésie... " Avait repris Melton.

- " Quelle hérésie ? " Demanda William.

Melton lui répéta.

- " Vous savez (William lui tapa sur l'épaule), vous et votre belle logique, vous ne semblez jamais admettre toutes les conséquences d'une idée. "

- " Je ne vous suis pas. "

- " Ce que je veux dire, " reprit William, " c'est que l'inverse peut être vrai. Que la perfection dont est dotée une créature reflète l'égale perfection du créateur. "

- " Sottise ! " Répartit Melton en rougissant de nouveau.

- " Vraiment ? " Demanda Farrel, " ou bien est-ce que la créature implique le créateur ? "

* * * * *

Ensuite, la conversation dégénéra. William, répondant au désir muet d'Kate, invita de nouveau Celia à danser et Kate laissa vaquer son esprit. Il arrive parfois un moment, décréta-t-elle à bout de fatigue, où faire marcher son esprit devient une tâche surhumaine, et elle ne se sentait plus tellement d'humeur à

agiter des pensées. Elle alla s'asseoir sur un divan Odarian et se laissa aller à la détente. Au milieu du salon, William et Celia dansaient et Kate observa le feu de l'émotion qui illuminait de nouveau les yeux de la jeune fille. Sur le coup, elle prit prise d'un vague remords, qui se changea bientôt en un sentiment de triomphe accablant.

Finalement, elle sentit que son visage se ternissait et décida de se rafraîchir. Elle se leva lourdement du divan, faisant le compte des mille petites souffrances qui étaient l'héritage de son corps marqué par les années, et franchit les tentures qui donnaient dans le hall. Elle n'avait pas cherché à être discrète ni furtive, mais ses mouvements étaient lents et silencieux.

Elle tomba sur deux femmes et s'arrêta net, ne voulant pas s'interposer. Elles étaient debout, riant et parlant, près du vase Folarian, énorme avec tous ses dragons fantastiques sur fond ocre et doré. Kate perçut la plus grande partie de la conversation avant qu'elles ne la voient.

- " Il n'est pas magnifique ? " Demanda l'une.

L'autre, petite et d'un charme vulgaire, demandait :

- " Mais qu'est-ce qu'il lui trouve donc ? "

- " Dieu seul le sait. " Répondait la première. Sa petite bouche grimaça.

- " Elle est vraiment plus qu'ordinaire. D'ailleurs, je pense qu'elle l'a toujours été, même jeune. Qui sait ce qui motive les hommes ? "

- " Allez savoir ce qui a pu motiver celui-ci. " Dit la petite.

- " En tout cas, il a l'air tout à fait motivé en ce moment. "

- " Oui. " La petite femme passa la langue sur ses lèvres. " Si j'étais le docteur Pulasky, je surveillerais mon jeune Apollon de très près. "

- " Elle est tellement peu gracieuse ! Comment fait-elle pour se l'attacher ? "

- " Qui sait ? Je l'ai connu il y a cinq ans, au moment où ils ont commencé à sortir ensemble. Depuis, il est comme son ombre. "

- " Tu sais, les goûts et les couleurs... "

- " Excusez-moi. " Dit Kate d'un ton trop appuyé en passant devant elles.

Elle réalisa qu'il y avait dans sa voix un certain accent de provocation qui jeta l'inquiétude chez les deux femmes, mais très vite elles reprirent leur assurance.

" Comme nous nous entre-déchirons le coeur les uns les autres. " Pensa Kate tristement en ouvrant la porté des toilettes,

Quand elle revint au salon, elle trouva William et Farrel qui discutaient calmement, et leur dit

- " Je suis très fatiguée. "

- " Mais bien sûr, " lui répondit William, toujours prévenant, " veux-tu que nous rentrions ? "

- " A demain ! " Dit simplement Farrel.

- " Probablement. " Répondit-elle.

Il tendit la main, geste extrêmement rare chez les Vulcain, même ceux qui comme lui vivait depuis des années au milieu de terrien et lui prit le bras doucement.

- " Kate, tu es trop vite fatiguée ces temps-ci. Tu devrais prendre grand soin de toi. "

- " Merci, Farrel, tu as toujours été un ami. "

- " Plus qu'un ami. "

- " Que l'Univers t'entende ! "

- " Ça n'a pas d'importance. " Reprit Farrel. " J'ai toujours fait ce que j'ai pu. Toi et William... " Il fit un geste éloquent de la main. " Tu sais, William est un fils pour moi. "

- " Disons un frère. " Précisa William avec sérieux.

- " Et, hélas, un rival. "

- " Merci. " Dit Kate d'une voix lasse. Et il lui redit " Prends soin de toi. "

* * * * *

Elle sortit avec William et pensa à l'attitude de Farrel, se tenant près d'elle, la soutenant, l'encourageant. Pour elle, il n'était pas du tout question d'en revenir à leurs anciennes relations, mais le bonheur qu'ils avaient connu avait dépassé de si loin toutes leurs espérances... Et, finalement, il l'avait préservée, elle et son savoir, sachant qu'il se privait lui-même de ce à quoi il tenait le plus.

Car cela ne leur avait rien apporté de plus de publier, cette fantastique découverte, après ce qui s'était passé. Pauvre petite figure de tapisserie qui s'était donné pour vocation la pensée, le savoir et la science, et qui n'aspirait en fait qu'à l'amour. Seul Farrel avait connu la pleine, floraison de son désir, les mois de labeur et d'espérance qui avaient finalement abouti à la seule chose qui donnât un sens à sa vie. Farrel n'avait jamais pu la satisfaire, elle ne transigeait pas, mais, en bon ami, il avait su donner juste ce qu'il fallait de lui-même, et l'avait aidée. La réussite qu'elle avait obtenue, la gloire, étaient également les siennes.

Dans le taxi, William lui dit :

- " Tu as l'air perdu. "

- " Je pensais à Farrel. "

- " Il t'aime, tu sais. " Dit William.

- " Je sais. J'aurais voulu qu'il en soit autrement. Amour chez son peuple est un sentiment tellement fort. "

- " Il n'espère rien d'un changement de situation, " dit William. " Cela n'empêche qu'il est prêt à tout pour toi. "

- " Je le sais trop bien. " Dit-elle amèrement.

* * * * *

Arrivés à la maison, ils se dévêtirent et, voyant les reflets grisonnants dans sa teinture, elle s'assit pour se brosser les cheveux. Elle savait qu'elle allait se faner et devenir vieille dans les prochains mois. Ce n'était plus qu'une question de temps maintenant avant que les puissances morbides qui déchiraient ses forces vives ne la détruisent complètement. Et William ? Qu'allait-il advenir de William, lui qui était entré dans sa vie cinq ans à peine auparavant ? Lui qui était tout virilité, jeunesse et innocence, et qui poursuivrait son chemin pendant des années encore, peut-être des siècles, parce qu'elle l'avait voulu ainsi ?

Il vint près d'elle et l'entoura de ses bras. " Tu sais que je t'aimerai toujours. "

- " Je sais, " dit-elle. " Après tout, je l'avais prévu. Farrel et moi, nous l'avons voulu aussi. "

Il rit.

- " Penses-tu que ça me gêne ? "

- " Ça se pourrait. " Dit-elle.

- " J'aurais voulu t'aimer aveuglément. "

- " Vraiment ? "

- " La créature reflète les qualités et les défauts du créateur. Tu te souviens ? "

- " C'est difficile à croire. "

- " C'est la vérité. " Dit-il en l'enveloppant de ses bras.

- " Tu sais que tout cela ne va pas durer très longtemps. "

- " Je sais cela depuis pas, mal de temps. "

- " Qu'est-ce que tu feras alors ? "

- " Tout ce que tu désires. "

- " Cette fille, ce soir... "

- " Celia ? "

- " Oui. Elle ressemble tellement à ce que j'étais. Esseulée, mal-aimée, incertaine. "

- " Elle est très belle, comme toi aussi. "

- " Oh ! " Dit-elle. " Comme je l'envie ! Tu sais que ce n'est plus qu'une question de temps avant que je... " Elle fit une pause, n'achevant pas sa phrase, pour essayer une dernière fois de lui faire comprendre.

Il saisit sa pensée instantanément, à la perfection comme toujours.

- " Est-ce cela que tu veux ? " Demanda-t-il. " Qu'une autre comme toi prenne ta place ? "

- " Oui. " Dit-elle. " Je pense qu'elle a grand besoin de toi de la même manière que moi j'ai eu besoin de toi. De plus, je crois qu'elle t'irait à merveille. "

- " J'attendais que tu dises cela. " Dit-il en l'embrassant.

- " Tu es tellement plus que je croyais. " Dit-elle en fondant ses grands bras.

- " Je peux seulement être ce que tu désires que je sois. " Dit-il en l'embrassant de nouveau. Elle sentit son corps tout près du sien et ses bras étaient doux, doux comme l'acier.

F I N